

Héroïsmes

Les policiers sont des soldats qui
agissent seuls, les soldats sont
des policiers qui agissent à l'unisson.

Herbert Spencer, philosophe britannique (1820–1903)

La mission du flic

Août 1978, dans les champs de la plaine padane illuminée par un soleil estival, une bande de jeunes guerriers adolescents escaladent le squelette d'acier du pont ferroviaire qui enjambe le fleuve, mais un seul d'entre eux se hisse plus haut. Toujours plus haut. N'était-ce pas là l'objectif? Ce qu'il faut, c'est arriver tout en haut. Mais, la perception du vide se fait plus tenace ainsi que la peur qui paralyse tous les autres plus bas, ceux qui ont une expression de bon sens et de sagesse peinte sur le visage pour cacher combien tremble leur cœur. Mais moi, j'arrive tout en haut. Une course, bras en croix, sur la poutre supérieure, une passerelle de quarante centimètres à vingt mètres de hauteur. C'est ainsi que j'ai appris, dans ce lointain passé, à connaître mon mécanisme personnel et indispensable d'élan vers l'objectif défini en amont, vers ce qui, malgré les vents contraires et les opportunistes hypocrites, j'ai toujours continué à considérer juste, incontournable et non négociable. Mon mode à moi d'être fidèle à moi-même contre les peurs, la honte, la mauvaise foi vendues pour de la sagesse contre une bouchée de pain.

La «mission». Dès mes premières années de service dans la police, j'ai payé le prix de mes convictions, expérimentant personnellement la dure vérité de cette citation de Victor Hugo dans *Les Misérables* :

«Il remarqua que la société maintient irrémisiblement en dehors d'elle deux classes d'hommes, ceux qui l'attaquent et ceux qui la gardent.» Dans les années quatre-vingt, j'étais tout juste un jeune homme. On m'avait affecté à la Digos (Division des enquêtes générales et des opérations spéciales italiennes) dans une ville universitaire. J'avais les cheveux longs, la barbe sauvage et deux grandes passions : le service et les femmes. Je m'étais infiltré dans le groupe baptisé «la pantera». À l'époque, des rumeurs courraient sur les nombreuses apparitions d'une panthère dans le nord de l'Italie, peut-être échappée d'un cirque, mais sans que personne ne parvienne à la voir ou à la capturer. D'ailleurs, elle ne fut jamais trouvée, mais son reflet dans la presse a néanmoins inspiré les mouvements antagonistes universitaires qui, à son image, se sentaient eux aussi libres et insaisissables – ou du moins, le croyaient.

Je passais mon temps entre les amphithéâtres de la fac et les fêtes d'étudiants, cherchant à obtenir des informations sur les rêves projetant d'incendier le monde et de le sensibiliser à la nécessité d'une justice sociale et collective. Une après-midi, l'étudiant qui présidait l'assemblée de la Faculté des Lettres et que je connaissais bien, a interrompu les travaux pour déclarer que des policiers s'étaient infiltrés dans le groupe et que ces derniers feraient mieux de se lever et de s'en aller. Un silence retentissant se fit dans la salle et me semblait durer une éternité. J'avais l'impression que tout le monde savait qui j'étais et parvenaient à entendre le fracas de mon cœur. Luttant contre l'instinct de fuite, je m'obligeai à rester assis en attendant la suite, prêt à vendre chèrement ma peau si je devais être démasqué. Peut-être n'entretenaient-ils que des soupçons et attendaient que quelqu'un morde à l'hameçon. Les vitupérations contre l'impérialisme continuèrent et personne ne fit attention à moi.

Quelques jours plus tard dans l'amphithéâtre d'économie et de commerce, je la vis à la fin d'un débat. Nos regards se croisèrent, mais les siens ne reflétaient plus ce que j'y avais lu le soir précédent lors de nos embrassades. Antonella, brune aux lèvres charnues qui ne manquait pas d'assurance, me plaisait beaucoup. Plus tard, je l'ai appelée plusieurs fois sans recevoir de réponse. Quand je la rencontrai finalement le lendemain, elle m'écoula d'un air accusateur et moraliste. Elle savait déjà que j'étais un policier, mais ignorait tout de mes activités spécifiques. Mais ce jour-là, elle avait tout compris et n'était plus disposée à sortir encore avec «un con qui s'attaquait aux pauvres jeunes». Je tentai de lui expliquer un peu mes idées, ma mission, voire même ma vision du monde, mais l'effet fut encore plus négatif et mura définitivement les portes de son cœur. Elle ne répondit plus à mes appels téléphoniques. Je la revis un an plus tard, un soir, dans un bar et parvins même à la faire rire, mais la magie s'était désormais évanouie, j'avais payé cher la mission.

Je repris mes activités sous couverture à la Criminalpol (Brigade criminelle) de Milan, dans le contexte d'une enquête qui eut un écho incroyable dans les médias et permit d'arrêter les auteurs de l'homicide bien ficelé d'un personnage du jet set international. Mon nom de code: Carlos. Bilingue italien-espagnol grâce à ma mère Argentine, je connais bien le mode opératoire des cartels sud-américains en raison de mon passé professionnel dans l'équipe antidrogue de la Mobile di Milano (section mobile de la police nationale). Il s'agit d'une brève période de ma vie pendant laquelle je me suis inventé ce personnage qui collera toujours à ma peau, celui d'un tueur du cartel de Medellín en visite d'études dans le but de sonder de nouvelles routes pour acheminer des drogues et des appuis logistiques. En définitive, j'ai tenu bon vu les circonstances et ce, bien que privé de préparation spécifique, de supports techniques et de réelle couverture: je ne possédais pas de documents, ne vivais pas réellement dans un hôtel et pendant les moments les plus délicats durant lesquels j'aurais eu le plus besoin de protection

rapprochée de la part de mes collègues, ces derniers ne me l'offraient que de mauvais gré.

Entre films et réalité, il y a un abysse. Je devais faire les comptes avec la jalousie de mes collègues, avec les journalistes à qui j'ai dû relâcher des interviews ainsi qu'avec les responsables qui se suivaient, évitant à chaque fois d'assumer les charges antérieures. À la fin, environ un an plus tard, je suis allé au tribunal en tram pour déposer à visage découvert, menaçant à la dure les photographes qui insistaient pour que mon visage fasse la une des journaux. Peut-être était-ce à cause d'une administration peu attentive, mais bien qu'ayant essayé à plusieurs reprises de m'inscrire au cours pour agents sous couverture organisé par la Direction antidrogue à Rome, on ne m'y a jamais donné accès.

Quelques années plus tard, je suis vraiment parti pour la Colombie, mais en mission avec la DEA américaine et la Policia Nacional colombienne. Avec eux, nous avons instauré une enquête transversale entre nos pays, qui s'est conclue par l'arrestation d'un puissant baron de la drogue et de certains ressortissants italiens. Notre mission opérationnelle était suivie par un célèbre magistrat italien qui a écrit par la suite un livre, dédiant un chapitre entier à cette aventure. Il y décrit le dialogue qui eut lieu entre lui et le «boss» enfermé dans un endroit secret aux États-Unis. «Bonjour Monsieur le juge, nous nous sommes déjà rencontrés! Lorsque vous êtes arrivé à Bogotà, je suis venu vous rendre visite à votre hôtel. Je souhaitais voir qui voulait m'arrêter.» J'étais debout, seul, entre les étagères d'une librairie de Milan et quand j'ai réécouté ce récit, j'ai eu peur en repensant à ma vie.

Pour clore le cercle des opérations dangereuses entreprises dans ma jeunesse, en fin de carrière, j'ai participé à d'étranges incursions avec la Digos de Milan, à l'aube, dans des immeubles désaffectés, occupés principalement par des jeunes gravitant dans un contexte anarchique, dont nombre d'entre eux s'amusaient à lancer des pierres et des pétards contre les policiers. Grâce à ma faculté de grimper, j'étais toujours en première ligne; j'aimais jouer à Spider-Man pour atteindre le sommet des immeubles avant que